

comme on est tenté de le penser, au caractère hagiographique de ce roman sulfureux ? Comme l'illustre cette profession de foi de Chessex : « Nous pensons, qu'il y a la sainteté de l'absolu. Du dépassement des limites, du retournement et de la transgression de la Nature et du divin. Saint, saint, saint ! Trois fois saint est M. de Sade, et son front irradie au-dessus des peuples de la terre avec l'étincellement du génie et l'aigle aux ailes éployées de son blason ! »

Pour instruire le procès en canonisation du « divin marquis », le romancier vaudois a choisi de nous conter ses derniers mois. Nous sommes en 1814, et Sade est interné depuis onze ans dans un hospice d'aliénés, où son rang lui offre quelques avantages. Une chambre avec bibliothèque, près de laquelle séjourne Marie-Constance Quesnet, sa maîtresse, qu'il a installée. Celle-ci sera vite supplantée par la jeune Madeleine Leclerc, une apprentie blanchisseuse avec laquelle il cherche à assouvir son insatiable soif de jouir. Car malgré un corps délirant – qu'excellente à dépeindre Chessex – Sade se dresse avec fureur et une sensualité toute vorace contre la mort. « Au-dedans le prisonnier bouclé dans ses quatre parois ; au dehors l'air vaste où sa volonté se projette : livre à écrire encore, libelles, bataille à gagner contre l'obscur. Au-dedans ce corps ruiné, la honte des viscères usés (...) au dehors une parole acérée (...) un regard d'azur pur sur les mensonges du monde. » C'est dans cette tension tellurique que s'achève le premier acte, au soir de sa mort, le 2 décembre. La bataille va se poursuivre autour des restes de la dépouille de Sade et notamment de son crâne, siège de cet esprit furieusement libre. Basculant dans le conte fantastique, Chessex retrace avec ardeur et mordant le parcours de la relique passant de main en main et semant sur son passage désordres et jouissance. Pas sûr qu'un simple film plastique arrête son pouvoir irradiant. Et celui de Chessex, plus vivant que jamais. ■

Christine Rousseau

Le Crâne de M. de Sade, de Jacques Chessex, Grasset, 172 p., 12 €.



JEAN-LUC BERTINI / PICTURETANK

Michèle Reiser et sa cuisine délicieusement amère

Une amputation et un repas de noces au menu d'un récit bien maîtrisé

On entend parfois l'éloge d'un roman « abouti ». Le mot est inélégant, il ne rendrait pas compte de cette histoire délicieusement amère. Mettons qu'il s'agit plutôt d'un roman « consommé ». Dans le sens évangélique, et même eucharistique, car Michèle Reiser y met en scène certaine consommation inhabi-

tuelle, annoncée depuis le début, et profondément signifiante. Quoi qu'il en soit, cette histoire – en vérité pas très catholique et sans doute plus ancienne encore que la Bible – est fort habilement traitée. Un jeune médecin doit être opéré d'un cancer : il y perdra la jambe et il le sait. Il se prénomme Chus (un diminutif espagnol de Jésus, nous y revoilà !). Sa fiancée, la très amoureuse Victoire, attend le résultat de l'opération tout en préparant son mariage avec confiance. Elle a accepté sans haut-le-cœur le pacte proposé par le malade : un geste de révolte et d'amour total, un pied de nez au Mal. Elle l'accomplira le moment venu.

Regard clair et cœur lourd

Pour l'instant, elle s'est réfugiée au bord du bassin d'Arcachon, dans une région peu fréquentée, chez sa grand-mère, une femme d'exigence : on doit se talquer les pieds avant de se glisser dans les

draps. La fiancée vit des heures d'inquiétude, caressant des rêves d'espoir qu'elle sait déraisonnables. La cuisine, l'interprétation des objets – notamment des vêtements – et la

Jusqu'au bout du festin de Michèle Reiser

Albin Michel, 142 p., 14 €.

lecture attentive des paysages sont ses principaux passe-temps : voilà trois domaines dans lesquels l'auteur excelle. Elle nous montre avec ce qu'il faut de douceur et de compassion comment un regard clair avec un cœur lourd facilitent la compréhension du monde. Elle nous fait entendre le vent sur ses paysages humides et solitaires, sentir l'odeur des madeleines cuites pour le petit déjeuner, si appétissantes qu'on croit les humer dans les pages du livre.

Victoire, devant nous, contemple une vieille armoire, ses doigts

courent sur le bois ciré. Le lecteur devine ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. Elle ouvre le meuble, elle choisit une robe ancienne, et l'on éprouve avec elle, au même moment qu'elle, soit un bonheur, soit un désir, soit même une menace. Bien peu d'écrivains savent comme celle-ci jouer avec le sens des sens.

La féerie continue quand Victoire travaille en cuisine avec sa grand-mère : sa recette des terrines au pot-au-feu est incomparable, même lorsque l'héroïne y ajoute une fantaisie sacrilège et sacrée : la pièce, si l'on ose dire, de résistance. C'est que l'opération a eu lieu, l'amputé, comme Rimbaud cité ici opportunément, a survécu. Pour quelques jours : le temps d'épousailles festives et tendres. Tout est alors consommé. Chus clopine, régale ses amis et comble son épouse. Ce qui lui arrive ensuite était sans doute prévu de longue date. ■

Jean Soublin

féerie, comme le grand-mère de la paroisse, avant d'être enterré, le 22 mars 1417, à l'âge – fort avancé pour l'époque – de 80 ans. Voilà pour les faits, sur lesquels s'est vite greffée la légende : Flamel a-t-il décrypté, avec l'aide d'un cabaliste rencontré en Espagne, un grimoire livrant le grand secret des alchimistes ? A-t-il réussi à transmuter le plomb en or ? A-t-il découvert la pierre philosophale – et vécu en réalité 600 ans ?

Faits et mythes s'emmêlent beaucoup dans la plaisante biographie écrite, en 1936 (Editions nationales ; en poche, « J'ai lu », 1969), par Léo Larguier, écrivain érudit que rééditent les éditions Arléa. La vérité, d'ailleurs, importe peu : Flamel est un prétexte pour raconter, d'une plume poétique et légère, la France des troubadours et de Du Guesclin. Que chercher de plus ? ■

Véronique Maurus

Arléa, 220 p., 18 €.

Les Filles

d'Alain Flageul

Alain Flageul a ceci de commun avec Jean-Luc Godard qu'il parle moins des genres masculin et féminin que de garçons et de filles. Et ces dernières le captivent en ce qu'elles intriguent, émeuvent, enchantent, obsèdent, tourmentent l'autre sexe. Fille, chez lui, est un substantif qui transcende l'âge (il en est de 7 à 60 ans).

Belle plume, audacieuse, recueillie, sarcastique, épiciérienne, amusée, faussement prime-sautière, Flageul consacre un blason gourmand à ces fascinantes diabolesses. Entre prose XVII^e et Jacques Dutronc.

Il aime leurs seins de tapioca, bénit leurs genoux, les adore fiévreuses, à effleurer plutôt qu'à dévorer. Il vénère leur pudeur, leur allure. Les aime taiseuses, à lunettes, les affuble de noms d'oiseaux. S'avoue inhibé devant elles. Apprécie qu'elles aient un goût... prononcé pour les garçons comme lui. Ce livre stylé flirte aussi avec l'autodérision. ■

Jean-Luc Douin

Jets d'encre, 128 p., 15 €.